



La gazette

de L'imromptu

Dimanche 27 septembre 2020 | La parole aux invisibles

Pour cette seconde édition du concours annuel de nouvelles de la librairie l'imromptu, vous avez été plus d'une centaine à vous saisir du thème « Les invisibles » et nous vous en remercions chaleureusement ! Nous avons eu la chance de découvrir une large sélection de manière d'aborder ce mot clé dans toutes les nuances de la langue !

Nous en profitons pour adresser nos remerciements à notre jury qui a le temps nécessaire pour l'étude et la notation des différentes nouvelles en évaluant quatre critères : l'originalité du sujet, la vivacité, le style et la chute.



Stéphanie Mukosonga
Prix Renaudot 2012
Prix 2015 de la Société
des gens de lettres pour la
nouvelle



Martin Knosp
Libraire, Librairie Nouvelle
Asnières



Thomas Louis
Podcast La Quille



Benjamin Reverdy
Éditions Bouclard



Geneviève Van Landuyt
Bibliothécaire Bibliothèque
Parmentier, Paris
Collectif Polar

Texte gagnant

La Commune de Pierreporteuse d'Estelle Coppolani.

À la mémoire de Pier Giovanni T.
Ce 25 juin 1972, à Casabianda

Il se forma au cours du règne dernier, non loin des sources d'eau claire du pays de Zilia, une malédiction du nom de *Pierreporteuse*. C'était un de ces villages du nord perchés dans un coin de maquis que ne parvenaient pas même à atteindre les chèvres les plus obstinées. La route caillouteuse abandonnait sa bretelle au croisement buissonneux de deux sentiers étroits dont il était sûr qu'au moins un des deux gagnât le village. Le premier offrait au promeneur d'amples bosquets de clématites que dérangeait à peine le passage des saisons. Le second alternait ses offrandes : c'étaient des dents-de-lion, une floppée de capitules jaunes qui fermentaient à l'occasion en vin de pissenlit, ou des bardanes poilues qui crochetaient les pantalons des voyageurs hardis.

Là-haut, à Pierreporteuse, on ne savait trop comment, une cinquantaine de maisons en dur avaient marié leur cambrure à un encastrement montagnoux de roche sédimentaire, comme

la plante parasite fertilisant sur le branchage. L'origine du peuplement était inconnue et le choix de son emplacement ô combien mystérieux. Les bêtes ne pouvaient emprunter les voies étroites donnant accès au village, ni l'eau être bue ou versée par les villageois sans avoir été charriée d'abord depuis le bas de la côte où se trouvait le puits unique, énorme de Pierreporteuse.

Deux historiens auxquels on reprocha leur peu de sérieux, Torquatus Tamassia et Ange Delatour, reconnurent dans le nom latin du village, *Pietrapertosa*, un serment méridional que l'on disait hérité de la botte italienne. Le village frontalier de Calenzana en connaissait aussi l'usage, qui continuait d'être pratiqué par tous les habitants, dont Monsieur le Maire : deux personnes formulaient leur promesse d'une seule voix, elles signaient une croix dans l'air avec l'index, puis elles concluaient le marché par le ricochet d'un caillou sur la terre et le serment solennel « *Pietrapercosa, Pietrapertosa* ».

Selon le témoignage probablement frauduleux d'Ange Delatour, il existait encore en 1963 quelques bergers dont le corse vieilli donnait *pertosa* pour une agglutination de l'expression *per l'iosa*, c'est-à-dire pour l'abondance. Ces supputations connurent un succès mitigé auprès de la nouvelle école de lexicologie corse, avant d'être tout à fait abandonnées. Le souvenir se romanisa et l'accent avec. Il faut dire qu'Ange Delatour était un historien romanesque et un linguiste non moins fantaisiste. En dressant le bilan des erreurs accumulées par l'historien-linguiste, Restitute Antonante se rendit compte qu'il avait truqué les étymologies de plusieurs

variétés parlées en Basse-Corse, en considérant le seul spectre des modulations phonétiques de sa région d'origine. Ces phraséologies donnaient l'avantage à l'accent grumeleux qu'on lui connaissait, en faisant remonter son roulis de langue fréquemment moqué par les gens du sud à un souvenir du vieil italien de Gênes. C'était, de toute évidence, l'entourloupe d'un orgueil bien chauvin.

Le nom de Pierreporteuse est aujourd'hui seul retenu par la poignée d'historiens ayant souvenir de l'utopie qui s'y édifia du printemps 1931 à l'hiver 1932. Je fais partie de celles qui ont encore en mémoire l'épisode anarchiste que connut alors l'île et j'en donne aujourd'hui un témoignage inédit en apprenant la mort de mon ami très cher, l'infortuné Pier Giovanni Tosa.

Je rencontrai l'éminent esprit lors d'un séjour en Provence, dans la ville de Jas-de-Bouffan, à l'occasion d'une conférence qu'il délivrait au sujet des connotations créationnelles du motif du jardin dans l'Apocalypse de Jean. Nous fûmes aussitôt d'intelligence. Son érudition de pieux séminariste et une calvitie précoce qu'il appelait sa tonsure lui valurent d'être baptisé Pasteur Pier Tosa. L'oreille avisée entend déjà résonner l'étrange accointance de la destinée de l'homme avec celle du village.

Nul n'imaginait, à l'époque où nous côtoyions M. Tosa à l'Université de Corte, qu'il s'appretât à devenir un des personnages les plus originaux de l'île – et, par un revers de l'Histoire bien fréquent, un de ceux dont on s'attela bien vite à embrumer le nom de toute sorte de calomnie. Au cours de ces années que j'évoque, nous reconnaissons

déjà sans peine la prouesse intellectuelle que constituait la culture éclectique du Pasteur, et qu'il avait presque composé un humanisme de sa propre espèce, comme un minutieux artisan épris de mosaïque. Il associait à sa fascination pour le culte chrétien de grandes affinités avec les paganismes eurasiens les plus anciens, joignait à l'usage du corse universitaire une parfaite connaissance des accentuations régionales et savait épicer ses profondes convictions autonomistes d'une verve anti-napoléonienne aussi fleurie qu'un fromage oublié en cave.

Les années s'écoulant, notre ami apparaissait de plus en plus rarement à l'université et nous avions naturellement appris à lui préférer son souvenir. L'hiver 1929, j'entrepris de lui écrire. Je m'appliquai à rédiger une épître humble où j'avais regretter un chercheur brillant mais, plus encore, un ami d'une chaleur inégalée. Je le tenais pour un des hommes à la sensibilité la plus étrange, la plus orpheline de ma génération. Il était de surcroît l'unique enseignant de toute l'université à ne m'avoir pas invitée à partager sa couche – un désintéret qui me flatta fort. Je reçus pour toute réponse une missive crépusculaire à souhait : il y était question d'une catastrophe de longue date, d'une plaque tectonique sur le point de craquer et d'une insurrection à venir. Je notai, à la fin de la lettre, l'évocation énigmatique de la communauté de *Pietrapertosa*. Une recherche rapide me rappela la légende de ce bourg que l'on disait niché à l'est du Monte Grosso, sur une saillie de crête rocheuse que décrivaient quelques poètes parmi lesquels Santu Casanova. Malgré mon peu d'amitié pour l'homme, j'avoue sans peine qu'il en donna un chant tout à fait mémorable dans la variété sartenaise de notre bel idiome, qu'il intitula « U Spinursali ». *Un picculu pezzu di maraviglia*.

Sur le moment, la raison de l'évocation du village me resta secrète. Je notai plus haut que le Pasteur Pier Tosa connut un vent de gloire certain avant d'être évincé du terrain de bataille. C'est peu faire que d'accuser une conspiration de libéraux d'avoir oeuvré soumoisement à rendre tout à fait invisibles son histoire et celle du village. Pourtant, aussi vrai que la vendette aime le plomb, juste après le premier éclat de la Révolte Pastorale, dès le mois de mai 1931, le village de Pierreporteuse hébergea dix-huit mois durant une anarchie heureuse et inégalée. Celle-ci s'effondra dans le malheur en novembre 1932 et je m'apprêtais à en donner les raisons.

Peu de temps après le départ du Pasteur vers la montagne, en plein mai, plusieurs membres de la Milice Bergère me reléguèrent la nouvelle : la cité de Pierreporteuse renaissait. Une flopée d'insurgés en désaccord avec l'Alliance de Haute-Corse coordonna sa noire colère à la sagacité du Pasteur Pier Tosa. Ce dernier bâtit bien vite un plan d'occupation, mu par une habileté qu'il devait à une vieille complicité avec les hauteurs entretenues depuis l'enfance. Ainsi, non seulement *Pietrapertosa* existait réellement, mais voilà qu'elle renaissait de ses cendres !

Dans le ballet de la révolte, les bergers dont la coutume avait toujours été de flouter les administrateurs étaient devenus de vrais monarques. Mon propre grand-père me raconta souvent ses complicités avec des pères plus ou moins *banditu*. Ces derniers déclaraient bonbon alors qu'ils n'avaient qu'une moitié de confiserie et, au moment de l'inspection, s'en tiraient par une ruse de sifflerie et une connaissance parfaite du tournis de chaque route donnant sur tel ou tel flanc. Ce trafic permettait au moutonnement de bétail de se percher toujours au bon endroit pour truquer le décompte qu'en faisaient à vue de nez des bureaucrates n'entendant rien à tous ces tournoisements. De cette façon, une portion de maquis était déclarée pâturage et on ne pouvait l'exproprier pour la léguer au vice d'une commune ou d'un rustre fraîchement débarqué du continent.

Ainsi que la citoyenne Arquebuse T. s'est engagée à l'expliquer dans son testament, l'ensemble du village de Pierreporteuse conçut

et réalisa un projet anarchiste à la vitesse de l'éclair. Y suffirent une quarantaine d'insurgés, un poulailler, une douzaine de chèvres, deux sangliers domptés et tenus en laisse, sept ânes à la tête dure et une grande attention portée au sol et à l'air. C'était un habitat simple et organisé, sans spectacle aucun, ainsi qu'il s'en trouva sûrement en début de siècle dans la garrigue provençale. On faisait commerce avec la montagne comme avec les intempéries de la saison. Dans ce temps-là, il y avait sûrement plus de sens à appeler mon vieil ami *Pastore* que Pasteur. Je l'imagine guidant un troupeau le bâton à la main et la face broussaillant d'une barbe fournie, une cape de laine dressée contre le vent et un borsalino planté sur le pois chiche.

De façon plus anecdotique, la rescapée Arquebuse me confia que les penchants autrefois anodins sollicitaient alors un déploiement d'énergie insoupçonné. On dit que le *Pastore* Pier Tosa, par exemple, était un homme qui avait grand-soif et s'appliquait en toute circonstance à étancher son gosier du meilleur nectar. Il récupérait du vin de Patrimonio qu'il préparait à la grecque, d'une façon qui paraissait barbare à tout autre. Il délayait dans de grosses cuves une rondeur de jus sublime, un miracle de vigne poussé sur un petit plateau de schiste, puis il arrosait le vin d'un mélange gourmand de clous de girofle, de châtaignes broyées, de résine et de miel. Enfin, il transvasait l'ambrosie dans des outres en peau de chèvre achevant de corser l'alcool aux cent nuances. C'était le vin *alla Tosa*.

J'ai quant à moi un souvenir bien particulier de Pierreporteuse. Je n'eus vent que tardivement de l'existence du lieu par la Milice Bergère. Les informations s'y ébruitaient parcimonieusement, sous l'autorité de quelques têtes fortes négociant à l'occasion avec le gouvernement que l'on nous imposait. Ce que je racontai plus haut, je le sus après coup ou le devinai, car mon unique visite à Pierreporteuse fut en réalité très brève. On me convoqua pour mes qualités de guérisseuse à la suite de l'assaut du village que mena un groupe de malfrats oeuvrant pour la République. L'identité des malheureux est aujourd'hui encore inconnue. Nous étions alors entrés dans l'automne de l'année 1932 et le projet autonomiste agonisait après une année et demie de conspirations républicaines n'ayant cessé de le larder de plaies profondes.

La Milice Bergère pétrifia momentanément l'assaut de Pierreporteuse en assassinant les intrus miraculeusement parvenus à trouver le village. On m'escorta brutalement sans me demander mon reste, les yeux bandés et sous la menace de la lame. Les factions de l'autonomie coopéraient alors pacifiquement mais avec une telle divergence de philosophies qu'elle incita depuis à remplacer l'idée nationale par celle de l'organisation en cantons. Je fus flattée autant que vexée par ces sauvages précautions. Je cahotai plusieurs heures sur le dos d'un pauvre mulet avant d'être guidée, les mains liées, dans une bicoque tordue servant d'hôpital de fortune. Je soignai là quelques blessures bénignes, en comprenant que les malades plus sévèrement touchés par l'attentat avaient déjà été évacués.

On me fit circuler de lit en lit. Pour un tel, j'avais sur moi la juste dose d'herbages à faire bouillir en infusion avant d'y verser un eau de cassis un peu fortiche mais qui faisait grand-bien. Pour un autre, j'ordonnai un jeûne de bouillons et de confiture de gingembre ainsi que des souplesses à répéter. La salle était tout en longueur avec, au bout, une arche creusée donnant sur un coin de pièce isolée. On avait voilé cet écart d'une flanelle soutenue en semblant de rideau.

Il est inutile de m'étendre ici en considérations médicales ou de tenter de restituer la teneur de mon échange avec le *Pastore*. L'essentiel est de retenir qu'une milicienne dotée d'une fine connaissance de la circulation des humeurs et moi-même lui assurâmes une convalescence paisible. Il continua de boiter, certes, mais c'était peu cher payé vu l'allure de la plaie à ma visite. Près de dix jours après sa première

marche cependant, un deuxième assaut frappa Pierreporteuse. Ce coup douloureux fut porté par deux traîtres de miliciens qu'un butin promis par quelque agent de la République dut inciter à passer à l'acte. La félonie ne fut point ardue à déceler, car les perfides commirent l'attentat par une prouesse d'entortillement de fil de dynamite qui avait toujours été propre à l'Alliance de Haute-Corse et qu'aucune main étrangère ne pouvait aussi artistement perpétuer. L'explosion provoqua un éboulement tonitruant qu'on dit avoir entendu résonner de l'autre côté du Monte Grosso et duquel ne furent rescapées que trois âmes miraculées : Arquebuse T., Toussainte Salamandre et l'inespéré *Pastore* Pier Tosa.

Je ne puis évidemment transcrire ce que j'entendis de la bouche du *Pastore* Pier Tosa à l'occasion de cette ultime revoyure, par peur de trahir son ton et d'infléchir la vigueur du langage qu'il me tint dans une des variétés les plus chantantes et les plus pures héritées des parlers du pays de Haute-Corse. Dans un souci d'intégrité, je me contente seulement de joindre à ce témoignage le *Manifeste du Vent Fort* rédigé de sa main et que je jurai ce 4 octobre 1932 de ne divulguer qu'au moment de sa mort. Le *Manifeste* circula entre des mains rares depuis le moment où le *Pastore* m'en confia la garde. Je n'en léguai le manuscrit original aux archives qu'au moment de mon propre trépas. Il fit grand bruit chez les quelques lecteurs qui surent en pénétrer le chiffre rare et le sens difficile. J'en donne ici deux versions : l'une dans un corse universitaire, l'autre dans une traduction française. Puissent-elles ennoblir nos colères et nous pousser à trahir les mésalliances dans lesquelles ce que l'on appela l'âge moderne ensevelit nos convictions !

En apprenant ce jour la disparition du *Pastore* Pier Tosa dans un lieu non révélé, je me fais un devoir de mobiliser mes derniers souvenirs pour lui rendre l'hommage orgueilleux par lequel tout esprit libre né de sang corse sait honorer une fière figure morte au combat. Je considère cette fin de vie au cachot comme un des sorts les plus cruels réservés à notre histoire insulaire. Nul d'entre nous, depuis les propres cellules où nous logeâmes occasionnellement, ne peut s'imaginer le sort isolé du *Pastore*. Plus encore, il me semble qu'on ne dira jamais assez la bassesse de la faction qui entend nous gouverner après avoir édifié son règne au moyen d'une architecture consolidée par le mensonge et l'effacement des traces. J'appelle cette trahison l'État. J'appelle le village de Pierreporteuse une victoire du génie sur la fumisterie, un acte de bravoure nié par une écriture contrefaite de l'Histoire. J'appelle ses habitantes et ses habitants les heureux inventeurs du phalanstère à la corse, les invisibles villageois de qui ressusciter la voix.

Les secrets admirateurs qui, comme moi, continuent d'aspirer au soulèvement du peuple corse répandront partout la rumeur bruyante de cette anarchie de haute voltige. Nous ranimerons la mémoire et le feu d'une utopie que nous avons déjà commencé de désigner sous le nom de « La Commune de Pierreporteuse ».

Augustine Sapienza
dite l'Insurgée

Texte 2

Les noms de la ville Tania Sánchez

« Quand les noms de la ville ne peuvent être que les noms des autres, peut-on se sentir habitant de la ville ? » La Nommeuse

Manon m'avait donné rendez-vous place Marguerite Duras. Je ne savais même pas dans quel arrondissement la place se trouvait - j'avais emménagé à Lutèce depuis seulement quelques semaines. C'était d'ailleurs ce qui lui avait donné l'idée du thème de ce rendez-vous : me faire découvrir la ville. Elle la connaissait par cœur : taxi depuis des années, elle tenait à s'orienter sans GPS, et se vantait de trouver le chemin le plus rapide (pour les pressés), ou le plus inattendu (pour ceux qui prennent les taxis pour des calèches). La place se trouvait au métro Marguerite Duras, dans l'Est de Lutèce.

Elle m'attendait près d'un vélo rouge vif, adossée au réverbère autour duquel elle l'avait attaché. Je fus surpris : je m'étais attendu à ce qu'elle vienne dans son taxi. Elle me fit un signe de tête dès qu'elle m'aperçut ; je lui en fus reconnaissant, parce que j'étais un peu myope, et que ça faisait déjà quelques mètres que je me demandais si je me dirigeais vers la bonne personne.

« On a vraiment de la chance, avec le temps, aujourd'hui ! »

Ça, c'est la deuxième phrase que j'ai trouvée à lui dire. La première, ça devait être quelque chose du genre « salut, ça va ? ». En bref, le rendez-vous commençait mal, parce la météo arrive habituellement pour combler un blanc dans une discussion, et que je l'avais convoquée avant même que la discussion ne débute. Je venais de nous priver d'une issue facile pour plus tard. Il n'y avait pas grand chose à répondre, et elle dit « oui » ou « c'est vrai ». Le problème se présentait de nouveau : quelle question poser, ensuite ?

Je sortais d'une relation de sept ans. La dernière fois que je m'étais retrouvé sur le marché de la drague, j'avais à peine vingt ans, et j'imagine qu'essayer de me souvenir des codes de séduction de l'époque ne me serait pas très utile maintenant. Heureusement, elle était plus à l'aise que moi, et elle nous libéra de l'attente d'un nouveau mot.

« On y va ? » me lança-t-elle.

On pourrait dire que ce n'était pas vraiment une libération que de proposer de se mettre en route, mais ça changeait tout : quand on marche, on a le droit de ne rien dire pendant quelques instants, alors que quand on est face à face, et que rien n'altère l'environnement, c'est tout de suite très gênant. Heureusement qu'elle avait proposé un rendez-vous promenade, et pas un restaurant ou un verre ! Elle devait être plus habituée aux rencontres que moi. D'ailleurs, c'était elle qui avait pris l'initiative que l'on se revoie, après le dîner chez Sacha. On avait à peine discuté : je l'avais trouvée très intimidante, et je n'aurais jamais osé lui écrire. Mais apparemment, je lui avais tapé dans l'œil (bon, ce n'est pas en ces termes qu'elle l'a exprimé, mais je le raconte à ma sauce).

« Là, on arrive avenue Aliénor d'Aquitaine. Le tracé que tu vois aujourd'hui a été décidé en 1866. »

Je me suis dit qu'elle avait dû faire de grandes choses, cette Aliénor, pour avoir une si large avenue à son nom. En moyenne, j'ai l'impression que les Aliénor font des choses plus mémorables que les Pierre : jamais je n'ai vu de rue baptisée Pierre *Untel*. Probablement que les Aliénor, quand elles viennent au monde, savent déjà qu'elles sont mieux parties que les Pierre pour inspirer les cartographes.

Mais ce pourrait être aussi que beaucoup de cartographes s'appellent Aliénor, et préfèrent, par familiarité, ce nom à d'autres.

Je m'aperçus que Manon me fixait, et je compris que j'étais parti un peu trop longtemps dans mes pensées. Elle m'expliqua que c'était cette même Aliénor qu'on voyait en haut des colonnes de la place où on s'était retrouvé. Les deux colonnes marquaient l'entrée de Lutèce, qu'on appelle la barrière des Fermières.

C'était une après-midi de début d'été : l'air était moite, le ciel indécis, prêt à nous écraser. Il n'y avait pas d'air, et aucune pluie n'allait nous libérer de la chaleur. Je le déplorais, mais dans le même temps, je me réjouissais que l'on puisse rester dehors, à marcher - toujours ma peur des discussions en tête-à-tête. En fait, la plupart des mots qu'on échangeait portaient sur la ville, les rues, les arbres. Je crois que normalement, lors d'un premier rendez-vous, on est censé faire connaissance, c'est-à-dire parler à la première personne, mais on n'y arrivait pas trop. On ne disait même pas si on préférait les immeubles modernes aux immeubles anciens, on décrivait seulement ce qu'on voyait, et elle me racontait l'histoire de rues qui m'étaient toutes étrangères.

On a tourné à gauche, rue Zénaïde Fleuriot - il n'y avait donc pas que des Aliénor dans l'histoire de la Gaule. J'avais lu *Aigle et colombe*, au lycée.

On fit quelques pas sur le boulevard Louise d'Épinay, et ensuite, c'était à droite, rue Alexandra Kollontai. Ce nom-là ne me disait rien.

« C'était une communiste soviétique », me dit Manon. « Elle a participé à la révolution, été ambassadrice... »

- Mais elle n'est pas vraiment connue, si ?, lui répondis-je.

- Plus maintenant, admit-elle, mais elle l'était au moment où on a baptisé la rue.

- On ne peut pas changer le nom des rues ?

- Si, mais c'est politique, comme tout. Si l'arrondissement change de bord, il y aura peut-être quelques rues à la gloire de communistes en moins...

- Tu ne crois pas qu'on pourrait donner des noms temporaires aux rues ?, l'interrompis-je. Pour cent, deux cents ans ? Et puis, à l'issue de la période d'essai, on se demanderait si ça fait toujours sens que la rue garde ce nom-là ? »

Manon n'était pas convaincue. Elle dit que ça nous ferait réécrire l'histoire tous les cent ans, et surtout, que les noms dépendraient de préférences politiques passagères.

« Mais ne serait-ce pas mieux que de figer sur une carte, pour toujours, un nom qui ne reflète qu'une préférence passagère, justement ? », l'interrogeai-je.

Je l'avais contrariée. Au moins, on ne s'en tenait plus à des descriptions factuelles de la ville : on s'était mis à débattre. C'est en partie à cause des débats que je m'étais séparé de ma copine précédente, et je m'en suis voulu d'avoir posé la dernière question. Ma copine disait que je ramenaï tout à des questions politiques, et que j'étais toujours révolté. Elle disait, aussi, que je voyais le mal partout, et que j'imaginai que les choses étaient faites intentionnellement, quand elles n'étaient que des hasards de l'histoire. Je m'étonne, quand même, que les hasards de l'histoire n'honorent jamais des hommes. À croire que nous n'avons rien fait qui mérite d'être retenu ! Rien qui justifie d'être enseigné à la postérité !

Cette fille me plaisait, et je ne voulais pas lui dire tout de suite combien ça m'énevrait, tous ces noms qu'elle prononçait. J'aurais dû me douter de la tournure que ça allait prendre, quand elle m'a proposé un tour de la ville, mais j'étais emballé, et je n'ai pas pensé que ce serait une succession de récits des prouesses d'Aliénor, de Zénaïde et d'Alexandra. Je me

sentais incapable de telles prouesses, et je commençais à me dire que ce n'était pas de ma faute : c'était une histoire de sexe, c'est tout. Et après tout, est-ce que c'était si grave que ça, de ne pas pouvoir espérer que son nom soit gravé quelque part ? Manon était une bonne candidate à la postérité, du moins grâce à son sexe, mais ça ne lui donnait pas non plus des chances significatives d'avoir un jour une rue à son nom. Mais je crois qu'il lui était permis d'espérer accomplir des choses qui le justifieraient, alors que moi, je me sentais condamné à la passivité. De qui aurais-je pu m'inspirer ?

Nous continuâmes tout droit, mais la rue changeait de nom, et devenait la Rue Sainte Scolastique. Encore un nom qui sonnait pour moi comme une succession de syllabes que je répétais phonétiquement, mais qui ne produisait aucune image intérieure. En y réfléchissant bien, la scolastique me rappelait un nom de matière.

« Pourquoi avoir rajouté « Sainte » devant « scolastique » ? », lui demandai-je.

Je m'adressais à Manon comme à un professeur : je construisais, sans le vouloir, une relation de domination, où j'étais celui qui écoute, et elle, celle qui m'instruit.

« Parce que c'en était une, tout simplement ! »

Oui, là, je n'avais plus grand-chose à ajouter. J'avais l'air vraiment bête, à ne pas avoir compris que Scolastique était son nom, et que cette rue ne portait pas le nom d'un enseignement, mais d'une personne. Nous sommes restés un peu en silence, et puis, Manon a pointé du doigt la vitrine d'un bar :

« Ici, le jeudi soir, je passe des vinyles. Tu pourras venir, à l'occasion. On n'a pas encore parlé musique, d'ailleurs. »

Je sentais venir l'interrogatoire, et je paniquais : je ne m'y connaissais pas plus en matière de musique qu'en matière de toponymie. Elle allait vraiment penser que j'étais un type inculte. Je me suis dit qu'il fallait trouver une issue.

« Tu veux qu'on aille quelque part de précis, ou seulement te balader ? », lançai-je.

Elle dit qu'elle avait une idée en tête. Elle n'a pas reparlé tout de suite de musique. On a emprunté la rue Yann Piat - « mais si, tu sais, la députée assassinée par des mafieux ! » - sur quelques mètres. À chaque nom, je m'écrasais davantage. Je craignais toujours qu'elle s'aperçoive, par un mot de travers de ma part, que je ne savais pas qui étaient toutes ces personnes illustres, qui faisaient l'histoire de France, dont on m'avait rabâché les noms en primaire, au collège et au lycée, mais dont je ne connaissais toujours pas la biographie. Elles me semblaient si étrangères qu'apprendre des faits à leur sujet était comme m'informer sur un personnage de pure fiction.

« Encore une rue, dit-elle, et tu vas voir où je t'emmène. »

Cette rue, c'était la rue Madeleine Pelletier. Je me souvenais d'elle : on en avait parlé en cours d'anthropologie. Elle étudiait, je crois, la forme des cerveaux. Je me demandais comment mentionner un détail la concernant, sans pour autant passer pour celui qui ramène sa science. Je réfléchis longtemps, au point que nous étions arrivés au bout de la rue, sans que j'aie dit quoi que ce soit. La peur de dire une bêtise m'avait, de nouveau, fait rester muet.

On était enfin parvenu devant une longue muraille, derrière laquelle je supposais un cimetière. Drôle de lieu pour un rendez-vous romantique.

« C'est le cimetière Louise Michel, me dit Manon. Il s'est longtemps appelé « cimetière de l'Est parisien », mais on lui préférerait Montparnasse et Montmartre, alors, on lui a donné le nom de l'anarchiste Louise Michel, pour le rendre plus proches des Lutécien. C'est le plus grand de Lutèce : on y trouve les tombes de toutes les grandes femmes de l'histoire. »

Manon avait l'air très enthousiaste à l'idée de voir ces monuments, qui honorent les femmes qui ont fait l'histoire de la ville, du pays, la culture, etc. L'idée me plaisait aussi, mais je commençais à être pris de nausées, sous le poids de ces noms venus du passé, et dont j'avais le sentiment qu'ils empêchaient tout changement, et retenaient en otage l'écoulement temporel.

Nous avons rapidement quitté les larges allées pour de petites divisions plus ombragées. Elle m'a indiqué, au loin, la plus grande tombe du cimetière : celle de Nathalie Lemel, héroïne de la Commune de Lutèce. À quelques tombes d'écart, reposaient les adversaires de la Commune. Manon me demanda si la visite me plaisait, mais j'entendis à peine sa question, parce qu'une plaque funéraire m'arrêta. Reposaient, côte à côte, Madame Mariette Legrand, et Monsieur Mariette Legrand. Même dans la mort, me dis-je, Monsieur resta Madame Mariette Legrand. Non seulement le mariage l'avait dépossédé de son nom (mais, l'on pourrait dire, le nom était celui de sa mère, et non le sien), mais il l'avait également privé d'un prénom. Quelle existence individuelle peut-on

mener, quand on n'a ni nom, ni prénom à soi ? Je fus atterré par la vision de cette plaque. Non pas que j'ignorasse l'usage, mais le voir sur cette tombe était autrement plus désespérant que le voir inscrit dans un journal.

Je partageais mon désarroi avec Manon, qui me dit être elle aussi outrée par l'usage. Pourtant, je sentis que son indignation n'était qu'extérieure, une indignation apprise, et non vécue. Je décidai une dernière tentative.

« Pourquoi n'honore-t-on que les femmes, dans ce cimetière, comme dans les rues ?

- Parce qu'il y a plus de choses qui ont été accomplies par des femmes que par des hommes, c'est tout !, me répondit-elle, légèrement agacée.

- Mais, continuai-je, prenons l'exemple de l'avenue Aliénor d'Aquitaine. Ne pourrait-on pas la rebaptiser avenue Philippe Auguste ? N'est-il pas un dirigeant qui a compté ?

- Si, bien sûr, dit-elle, là n'est pas le problème. C'est seulement qu'il n'y a pas un nombre de rues infini. Et on ne va quand même pas débaptiser la rue Zénaïde Fleuriot pour repêcher un illustre inconnu, et appeler la rue... Alexandre Dumas !

Tu vois bien que c'est incongru, quand même ? Ce n'est pas, pour prendre un autre exemple, qu'on a préféré Louise d'Épinay à Voltaire, c'est juste l'histoire qui a retenu l'un plutôt que l'autre. Tu sais ce qu'il a écrit, toi, Voltaire ? »

Je dus confier que non, je ne savais pas ce qu'il avait écrit. Alors que je connaissais évidemment l'œuvre de Louise d'Épinay, pour l'avoir étudiée à l'école. Elle m'avait coincé.

J'ai fini par me sentir étourdi par tous ces noms. Je ne savais pas dire ce qui clochait, mais plus on marchait, plus je me sentais exclu du cimetière, de la ville, du monde. Il semblait impossible que je m'y fasse un nom. Je révisai avoir fait tomber quelque chose, et je revins sur mes pas, puis je partis en courant. Le cimetière Louise Michel est une vraie nécropole, il est facile de s'y cacher. Je m'arrêtai devant une tombe dont le nom sur la plaque s'était effacé, et par un accès de colère, j'y gravai le mien : Simon Brévieux. C'est ce jour-là qu'est née ma lubie, et que j'ai commencé à recouvrir les noms de la ville de noms d'hommes, comme moi, invisibles.

Texte 3

Les invisibles Clémence Picot

Le 20 juillet 1969 à 3h55, le personnel hospitalier de l'hôpital Bel-Air à Thionville, retenait son souffle autour de l'unique télévision du service. Neil Armstrong allait rentrer dans l'Histoire. Dans la chambre 365, Honorine Albédo, en travail depuis plus de 3 heures, mis enfin au monde un magnifique bébé. La jeune maman n'eut guère le temps de contempler les traits fins du nouveau-né, elle soupira son prénom et ferma les yeux pour toujours. Il s'appellerait Lucien.

Lucien grandit dans une petite maison pavillonnaire de la banlieue de Metz. Son père, Armand Albédo avait connu son heure de gloire dans les années 50 pour son rôle dans un téléfilm local *Les mystères du fort de Guentrange*. C'est d'ailleurs sur un tournage qu'il avait fait la connaissance d'Honorine, une jeune beauté de vingt ans. Après la mort de sa femme, les pires travers d'Armand refirent surface. Il se mit à boire et délaissa totalement son fils.

Fort heureusement pour le petit garçon, la mère d'Armand, femme espagnole de caractère le prit sous son aile et c'est avec elle qu'il passa les premières années de sa vie.

Estrella Albédo éleva Lucien dans l'amour de la nature et des fleurs. Elle possédait un petit bout de terrain derrière sa maison dans lequel elle faisait pousser toute sorte de fleurs merveilleuses et aux noms délicieux : bégonias dragon, arum d'Éthiopie, oranger du Mexique, lilas des Indes... A quatre ans, le petit Lucien régnait sur un monde végétal, connaissant sur le bout des doigts les noms latins des plantes et leurs petites préférences. Il passait des heures dans ce jardin rebaptisé *El jardin de las delicias* par Estrella.

Si Lucien adorait les fleurs, il déchantait vite à l'école communale. Monsieur Gribois l'instituteur, homme sec et peu sympathique n'avait que peu de considération pour les plantes et la nature en général. Il prenait même un malin plaisir à écraser les mégots de ses Gitanes dans le bac à fleurs de la cour de récréation. Ce qu'il ne savait pas c'est que chaque nuit, Lucien se glissait en douce dans l'école pour les récupérer et les jeter ensuite. C'est sans doute durant ses premières années de classe que Lucien devint *invisible*. Il ne sut jamais comment cela arriva exactement. A

chaque fois que Lucien levait la main en classe, l'instituteur choisissait un autre élève. Lors du cours de sport, personne ne le voulait dans son équipe. Quand au final il restait Lucien et Caroline-la-bigleuse, surnommée ainsi à cause de son strabisme, Caroline était prise d'office. À la fin de l'année scolaire, Monsieur Gribois emmena ses élèves en promenade en forêt. A la fin de la journée il ne s'aperçut même pas que Lucien manquait à l'appel et entra au village avec sa classe. Vers 22h, Estrella vit revenir son petit-fils, la tête basse et les chaussures pleines de boue.

Un jour d'été alors qu'il était en train de jouer dans la cour, il se rendu compte avec stupeur qu'il était le seul enfant à ne pas avoir d'ombre. Il se posta face au soleil mais rien à faire. Lucien resta dès lors persuadé qu'il était *invisible*. Cela ne le dérangeait pas, bien au contraire. Quand il travaillait dans le jardin, il n'était pas rare que des mésanges, des rouges-gorges ou même des écureuils viennent lui rendre visite. Il retenait alors son souffle et se félicitait intérieurement de n'être pas visible pour ainsi profiter du spectacle que lui offrait la nature.

Cette vie paisible s'arrêta brusquement le 14 mars 1989. Lucien n'avait pas 20 ans qu'Estrella s'éteignit un beau soir, elle venait de tailler ses rosiers et s'était trouvée mal. Il l'enterra au petit cimetière Saint-Sauveur et vint chaque matin fleurir sa tombe, couper une tige ou rajouter un nouveau pot. Sa tombe était la plus belle de tout le cimetière, les gens passaient devant en s'extasiant devant sa beauté. Il y mettait tout son cœur. En septembre, il décida de partir, ferma la petite maison, fit un dernier tour dans le jardin et quitta la ville.

Il atterrit à Paris un peu par hasard, se disant qu'il aimerait bien voir à quoi cela pouvait ressembler une capitale. L'été indien était suffocant. Le bitume fondait par endroit. Lucien se dit que son jardin lui manquait drôlement. Il finit la journée sur les quais de Seine en face du Louvre. Personne ne prêtait attention à ce jeune garçon aux cheveux bruns et à l'air perdu. Il dormit quelques nuits sous le pont Alexandre III. Un soir, alors qu'il se rendait dans son coin sous le pont, il entendit des voix semblant venir de sous la terre. Il guetta les sons, fébriles. Tout à coup, une bouche d'égout se souleva, laissant apparaître une tête, puis un buste et enfin un homme entier qui se redressa. Un grand sourire illuminait son visage buriné.

Youssef, 20 ans, travaillait dans les réseaux d'égouts depuis son arrivée en France il y a deux ans. C'est ce qu'il raconta à un Lucien incrédule qu'on lui adresse la parole aussi spontanément. Il fut encore plus surpris quand Youssef lui proposa de faire un tour *sous la terre de Paris*.

A partir de cette soirée, Lucien et Youssef ne se quittèrent plus. Youssef avait permis à Lucien de rentrer dans l'équipe de nuit des égoutiers de la ville. Ils passaient la journée à dormir dans le minuscule studio de Youssef rue de la Goutte d'Or et travaillaient toute la nuit dans les recoins souterrains de la capitale. Lucien se sentait bien avec lui. Il aimait sa franchise, sa bonne humeur et sa manière de rouler les -r quand il parlait.

Youssef était éthiopien, l'aîné de 9 enfants. Durant la grande famine de 1984, il avait perdu ses trois plus jeunes soeurs. Il parlait peu de ses malheurs, considérant que c'était une bénédiction d'être en vie dans un pays prospère. L'un de ses frères Armir était également en Europe, près de Turin. Ils envoyaient la moitié de leur salaire en Éthiopie pour soutenir leur famille. Une nuit, alors que Lucien remontait à la surface, sa main glissa et il fit une chute de plusieurs mètres. Sa jambe gauche fut salement fracturée au niveau du tibia. Il resta plusieurs mois alité puis reprit le travail sans broncher. Il ne se remit jamais tout à fait de sa chute et sa démarche devint plus hésitante. Un beau matin, Youssef lui apporta une jolie canne en teck sculptée par un de ses amis artiste. Il avait fait graver dessus un proverbe en amharique, la langue parlée en Éthiopie : *Rare et merveilleux n'étonnent pas plus d'une semaine*.

Au cours de l'année 1992, Youssef vit son renouvellement de visa refusé et fut contraint de partir rejoindre son frère qui avait fondé une famille en Italie. Ce fut un déchirement pour Lucien. La personne qui comptait le plus au monde le quittait. Youssef lui fit promettre de venir, les larmes aux yeux. Après son départ, Lucien erra longuement dans les rues parisiennes. Il n'avait plus du tout envie d'être égoutier. Au bout de quelques semaines à ne pas se présenter au travail il fut remercié. Il échoua dans le 10^{ème} arrondissement sur les marches de l'Église Saint Vincent-Saint Paul. La nuit il dormait dans le square, la journée il glissait en boitant le long des murs. Il pensait souvent à son petit jardin, là-bas près de Metz. Souvent il s'endormait en imaginant l'odeur de ses fleurs préférées.

Un matin alors qu'il longeait la rue de Chabrol, il s'arrêta devant un écriteau punaisé sur un poteau. *La mairie du Xème arrondissement est heureuse de fleurir la ville pour ses citoyens*. De gros bacs à fleurs avaient été disséminés un peu partout dans la rue, le terreau avait été fraîchement retourné par les employés municipaux. Curieux, Lucien revint chaque jour pour observer la croissance des fleurs. Au bout de quelques temps, des bourgeons apparurent, frères, osant à peine sortir de la terre. Au fil des

semaines, les tiges s'élançèrent fières et droites. Mais Lucien ne trouvait pas de beauté dans ses fleurs. De banales tulipes fades et sans âme. Il se mit alors en tête de trouver ses propres graines. Près de l'église, il y avait justement un marchand de fleurs dont la façade de la boutique peinte tout en bleu ciel, proposait une large variété d'espèces. Après quelques après-midi passés à fouiner près du magasin, il osa rentrer.

La boutique était remplie de fleurs : bacopa blanches aux pétales dessinés, renoncules immaculées, platycodon aux fines nervures bleues, aconit délicates, watsonia éclatantes... Lucien eu un choc ! Que de beauté réunie dans un si petit espace ! Qui était le magicien capable de telles merveilles ?

Zénon Suliac était un fleuriste pas comme les autres. Il avait trente ans de métier derrière lui, des dizaines de prix parmi les plus prestigieux, une boutique connue dans tout le quartier, un sens aigüe de l'art des bouquets et de la fleur qui convient au moment adéquat, mais surtout... Un sens en moins. Zénon était aveugle de naissance. Il n'avait jamais vu une couleur de sa vie.

Lucien vit quelque chose remuer derrière un grand comptoir en bois. C'était Zénon rassemblant de larges brassées d'eucalyptus pour agrémenter ses bouquets. Il fit deux petits pas timide.

- Vous désirez ? fit une voix joviale et tranquille.

- Des graines d'agapanthe, si possible des bleues.

Zénon se tourna vers Lucien, ce dernier comprit alors que derrière ses grandes lunettes noires, les pupilles étaient inertes.

- C'est pour un balcon, une terrasse ?

- C'est pour rendre la vie plus belle

- Les fleurs rendent toujours la vie plus belle mon ami.

Ces quelques phrases posèrent les bases d'une amitié étonnante. Zénon, le non-voyant et Lucien l'invisible devinrent inséparables à leur manière. Quand Zénon comprit la fascination pour les fleurs de Lucien il lui prodigua toute sorte de conseils et lui offrit des graines. Lucien passait un temps fou dans la boutique à imaginer des bouquets merveilleux avec son nouvel ami.

En secret, la nuit, Lucien se rendait dans la rue de Chabrol pour semer ses précieuses graines dans les tristes jardinières. Il planta avec son cœur et sa tête, imaginant des combinaisons audacieuses pour les graines de Zénon. Puis il arrosa la nuit, patiemment, munie d'une bouteille en verre qu'il remplissait dans une fontaine publique. Il faisait très attention à ne pas être vu. De toute façon, n'était-il pas invisible ?

Le résultat ne se fit pas attendre. En quelques semaines les bacs gorgés de soleil débordèrent de fleurs. Les azalées, les agapanthes, les arums, les bégonias et autres hibiscus se dévoilèrent dans un parfum irrésistible. Bientôt les jardinières ne suffirent plus, les fleurs commencèrent à grimper le long des murs, à atteindre les fenêtres, s'enroulant autour des huisseries dans une explosion de couleurs. La rue était devenue le centre d'attraction du quartier. Les passants interloqués, étaient stupéfaits de découvrir un tel oasis au milieu de la grisaille habituelle de Paris. Un guide touristique américain élu l'endroit comme étant *le plus incroyable de la ville*. Un dimanche matin, Lucien passa prendre Zénon chez lui et l'emmena dans sa rue désormais fleurie. Le parfum était suave et doux, si enivrant que Zénon en eu les larmes aux yeux. Il reconnaissait ses fleurs, harmonieusement agencées, et sans les voir il en comprenait toute la beauté.

Les habitants du quartier, ravis de cette irruption brutale de la nature dans leur train-train quotidien cherchèrent vite le responsable de cette magie verte. Lucien fut cité, notamment par Rosa, concierge au 94 rue de Hauteville qui l'avait repéré depuis un moment. Les gens

le désignaient en souriant quand il passait. La boutique de Zénon était continuellement remplie de curieux qui voulaient voir Lucien, le prodige à la main verte. Bientôt les journaux les plus prestigieux lui consacèrent leur Une. Lucien devint une célébrité. Il fut même personnellement invité par le président de la République pour devenir jardinier en chef de l'Élysée. Monsieur Gribois, l'instituteur devenu un vieux monsieur, posa dans la presse locale en vantant les mérites de son ancien élève.

Les choses visibles sont éphémères, les invisibles sont éternelles. Lucien avait semé les graines qui font jaillir l'amitié, l'amour, la patience et l'entraide. Bientôt des jardins solidaires fleurirent un peu partout dans la capitale, entraînant les parisiens dans un tourbillon coloré et odorant. L'on vit des magistrats se retrousser les manches et travailler main dans la main avec des ouvriers du bâtiment. La police municipale n'avait presque plus de travail : les gens étaient trop occupés à arracher, sarcler, bêcher, planter et semer. Paris devint un véritable havre de paix. La place manqua vite tant l'envie de fleurir était grande. L'on décida alors que les voitures seraient bannies de la ville et l'espace libéré permit de construire des potagers et des vergers. Bientôt le bitume se craquela, comme mue par une force invisible, de fines lianes encerclèrent les panneaux et les abribus.

Un matin d'été, Lucien et Zénon se mirent à repeindre la façade azurée de la boutique. A la place de la vieille enseigne qui avait fait son temps, Lucien inscrivit en lettres d'or, *Aux Invisibles, fleuristes*.

En contemplant la nouvelle devanture, Lucien su qu'il avait enfin trouvé sa place. Il ne serait plus jamais l'orphelin invisible que personne ne choisissait, l'égoutier boiteux oublié de tous, le sans-abri de l'église Saint Vincent-Saint Paul. Il était Lucien Albédo, petit-fils d'Estrella, ami de Zénon Suliac, jardinier émérite qui avait fait de Paris un petit coin paradis.

